

## INTRODUCTION

*Les siècles se succèdent pour qu'une fleur sauvage  
atteigne la perfection.*

Tagore

Sommes-nous à une époque que nous pourrions qualifier de post-coloniale? Le terme me semble présomptueux car il présuppose que nous ayons dépassé le colonialisme ou, au moins, que nous soyons engagés dans un processus qui conduira à ce que Senghor appelait le grand partage, le moment historique réconciliateur, le temps du donner et du recevoir entre les cultures. La situation présente du monde est à mon avis trop indéterminée ou confuse pour répondre à cette question. Peut-être faut-il une nouvelle fois nous retourner vers ce passé qui revient comme un traumatisme mais sans oublier que la répétition est déjà une tentative pour surmonter un choc que les mots ne peuvent encore maîtriser. Pour avancer sur le chemin de la guérison nous devrions donc nous intéresser à ces grandes figures de la décolonisation qui, dès le moment de l'affrontement, ont envisagé la réconciliation. Gandhi en Inde, Nkrumah au Ghana, Ho Chi Minh au Vietnam, Frantz Fanon en Algérie (quoiqu'en disent ceux qui le lisent de façon superficielle), Julius Nyerere en Tanzanie, Amilcar Cabral en Guinée-Bissau et au Cap-Vert, Mandela en Afrique du Sud étaient de ces combattants qui cherchaient

aussi à éradiquer la haine pour recréer entre anciens colonisateurs et anciens colonisés une relation humaine.

Le mythe qui entoure Gandhi, véritable ancêtre de l'avenir, fut à cet égard exemplaire<sup>1</sup>. Il compta beaucoup pour Nkrumah, Nyéréré et Mandela en particulier, car ses valeurs et son engagement inspirèrent directement leur pensée. Il proposait d'utiliser le meilleur des traditions précoloniales, comme le concept d'*Ahimsa* (non-violence), dans la lutte de libération spirituelle et nationale autant que dans la construction d'un avenir réconcilié fondé sur la justice sociale. Il tentait ainsi de rétablir des relations organiques entre le passé, le présent et le futur en une durée vécue de l'intérieur comme une distension de l'âme (*distentio animi* selon saint Augustin). Sans nier le politique et les réalités sociales, Gandhi réhabilitait ainsi des aspirations laissées de côté par le positivisme scientifique de nombre de progressistes, trop pressés d'abolir le passé, obnubilés par l'avenir, oublieux du présent, pour se tourner vers une totalité en devenir, l'esprit, comme disait saint Augustin, « non pas dispersé à travers une multiplicité toujours en mouvement, mais réuni dans l'anticipation de l'avenir », une attitude que nos célébrations officielles ne semblent guère capables de nous apporter.

Ainsi allons-nous d'abord évoquer le temps d'une histoire humaine dont la continuité fut brutalement disloquée. Ensuite nous verrons comment le mythe créé autour de Gandhi, héros et saint, père d'une nation, a pu contribuer à renouer les fils d'un continuum un moment interrompu.

## DE L'ASSERVISSEMENT DU MONDE

Au x<sup>e</sup> siècle, la puissance économique des Song en Chine et le dynamisme du monde musulman initièrent une première mondialisation. Le Prophète avait été un marchand curieux de rencontrer d'autres hommes de différentes religions et cultures. L'essor du monde islamique commença par un travail de traduction où Juifs et Chrétiens prirent leur part et qui mit la science des anciens au cœur d'une nouvelle

1. L'expression « ancêtre de l'avenir » est de Jean Ziegler.

## INTRODUCTION

spirale créatrice. Un grand philosophe de l'islam affirma par la suite que, pour découvrir la vérité, il était prêt à aller la chercher en Chine. Il n'y avait dans ce monde, au contraire de ce qui se passait alors en Europe féodale, aucun préjugé vis-à-vis du travail. Sans rompre avec les grandes solidarités communautaires de leur temps, les hommes des pays musulmans surent accorder à l'individu un destin ouvert, forgé par sa créativité personnelle, l'arme de sa raison, son désir et ses aspirations. Les navigateurs arabes ou persans tournaient le dos aux côtes pour s'avancer dans l'océan et prendre les vents de mousson qui les jetaient sur les rivages de l'Inde déjà visités par les jonques. Les Chinois étaient, pour leur part, gouvernés, non par des aristocrates sans autres qualifications que leur naissance et leurs préjugés, mais par des lettrés de haute culture, sélectionnés par des examens ouverts à toutes les classes, les Mandarins. Un savoir technologique raffiné se développait au sein des artisans dont les mémoires décrivant leurs découvertes étaient lus avec attention. Les produits de luxe de la Chine, dont la soie exportée par la mer comme par la route qui traversait l'Asie centrale, fascinaient les classes aisées du monde entier. Cet axe commercial sino-arabe se prolongeait en Indonésie, sur les côtes d'Afrique de l'Est où brillaient de mille feux les somptueuses cités swahilies et où s'édifia le Grand Zimbabwe, en Méditerranée où Gênes et Venise se paraient comme des beautés orientales, et même jusqu'en Russie où des marchands de Novgorod descendaient la Volga qui les conduisait vers la Caspienne, la mer Noire, Constantinople et Bagdad.

Au xv<sup>e</sup> siècle, les jonques de Zeng He prirent la mesure de cette mondialisation et explorèrent l'Afrique et l'Arabie, mais la Chine était si courtisée qu'elle n'avait qu'à attendre que le monde vienne à elle. Elle se retira donc des mers du monde et laissa la place à l'Occident qui ne pouvait alors ni se contenter de ses propres ressources ni espérer que l'on vienne à lui. Pour aller chercher épices, porcelaines et soieries, les Européens disposaient d'une excellente marine née de l'expérience créée par leurs côtes incroyablement découpées. Ces produits étaient devenus d'autant plus nécessaires que les cours féodales des pays qui naissaient alors, et les riches marchands des cités-États comme Lübeck, Bruges, Florence ou Venise, les réclamaient. Les paysans aisés qui héritèrent

des propriétés des victimes de la mort noire, cette peste qui emporta peut-être jusqu'au tiers des habitants du continent, étaient des hommes nouveaux et ambitieux qui s'émancipaient alors des rapports féodaux et impulsaient une économie monétaire.

S'il fallait se battre pour conquérir comptoirs ou marchés, les féroces bandes mercenaires des guerres de religions et des luttes frontalières partaient en quête de la toison d'or. Surtout, l'Europe, jusqu'alors dépendante de l'or africain extrait dans les fabuleux royaumes du Ghana, du Mali et du Sonrhay, eut l'incroyable chance de rencontrer, alors qu'elle cherchait une route vers l'Inde et la Chine à l'ouest, un monde facile à conquérir : des villes magnifiques comme la Venise qu'était Mexico, des routes qui domptaient les Andes, une science mathématique et astronomique exceptionnelle ne pouvaient guère protéger les Amérindiens dépourvus de chevaux, de métallurgie et d'armes à feu. L'Amérique apportait l'or et l'argent avec lesquels régler les fournisseurs chinois, indiens, persans qui n'auraient jamais accepté les produits occidentaux, encore frustes, en échange de leurs propres marchandises. Les hommes du couchant devinrent ainsi les courtiers du commerce mondial et leur bourgeoisie engagée dans ces lointaines aventures, prodigieusement enrichie, fit des progrès foudroyants.

Cette seconde mondialisation fut impitoyable. L'Amérique fut frappée par la violence coloniale génocidaire et ravagée par le désastre écologique provoqué par la monoculture esclavagiste. Les métaux précieux du nouveau monde marginalisèrent les royaumes miniers des savanes africaines, forçant bientôt tout un continent à s'inscrire dans l'économie de la planète comme fournisseur de main-d'œuvre servile déportée dans les cales négrières jusqu'en Amérique. Le monde islamique, contourné par les caravelles qui atteignirent l'Inde et la Chine par le cap de Bonne-Espérance, fut privé de ses ressources douanières et même des matières premières essentielles que monopolisait l'or des Amériques. L'homme blanc en cinq siècles de conquêtes et de pillages jeta un grand filet sur le monde et plongea des peuples immenses dans l'obscurité du soleil noir de la mélancolie.

## INTRODUCTION

Un document établit les conséquences économiques de la colonisation de façon remarquablement claire et nous montre de quel ordre fut le recul de ceux qui il y a cinq siècles dominaient encore l'économie-monde.

### Répartition de la production manufacturière mondiale entre 1750 (xvii<sup>e</sup> siècle) et 1913 (xx<sup>e</sup> siècle)

	1750	1913
Europe sans l'Amérique du Nord (33 % en 1913)	19,4 %	51,3 %
Asie (dont Chine à 22 % et Inde à 15 % en 1750)	61,1 %	7,7 %

(Paul Bairoch, « International Industrialization levels from 1750 to 1980 »,  
*Journal of European Economic History*, n° 11, 2, 1982)

Un pays semble incarner cet élan européen. Bien que partie loin derrière les caravelles portugaises et castillanes, l'Angleterre bénéficiait d'avantages géopolitiques remarquables : son insularité lui épargna les désastres des conflits européens qu'elle vécut sous forme de conquêtes coloniales aux dépens de la France, de la Hollande, de l'Espagne et du Portugal. La guerre des Deux-Roses, deux factions aristocratiques luttant pour le trône, y avait auparavant provoqué des saignées de sang bleu qui estompèrent l'importance de la haute noblesse féodale et conservatrice et donnèrent une chance à la gentry rurale et à la bourgeoisie des ports ou des régions lainières. Ces deux classes surent canaliser leur rivalité dans l'institution parlementaire et donner au pays une structure économique moderne à la mesure de leur vitalité. Sans accès à l'or d'Amérique, l'Angleterre dut compter pour se procurer ce précieux métal sur ses pirates et ses industries, qui se substituaient souvent à celles des Ibériques. La traite atlantique, négrière et triangulaire (Europe-Afrique-Amérique), source de profits considérables, y prospéra plus que partout ailleurs. Les Anglais dominèrent le commerce américain (au nord comme au sud du continent) et installèrent des comptoirs et des colonies en Afrique et en Asie. Pour que ses produits répondent à

la demande de trois continents, ce petit pays sut, d'une part, étouffer les économies dominées pour les rendre dépendantes, et, d'autre part, procéder à une révolution industrielle sans laquelle l'offre n'aurait pu répondre à la demande. Le monde entra alors dans une ère nouvelle.

La Compagnie anglaise des Indes orientales, par exemple, opérait sur trois continents : elle collectait les impôts de l'empereur mughol et vendait en Amérique et en Europe du thé chinois acheté avec les profits du commerce de l'opium. Cette société par actions drainait les économies de la gentry et de la bourgeoisie. Elle avait ses armées, ses tribunaux, ses forts, ses colonies et comptoirs, ses propres examens de recrutement où les langues orientales et les compétences militaires avaient leur place. Pour s'assurer que ses monopoles seraient renouvelés par des chartes généreuses, elle avait corrompu toute la classe politique anglaise et même la famille royale. Lorsqu'elle mit la main sur les Indes, elle en détruisit les industries par d'impitoyables taxes douanières afin de les rendre dépendantes des textiles et autres produits anglais. Le procès de son directeur, Warren Hastings, révéla tant de corruption et de violences que l'Inde inspira à celui qui l'instruisait, Burke, le sentiment du sublime dont la fortune littéraire fut considérable : l'homme confronté à l'horreur indicible ne peut la surmonter qu'en se mettant, par la contemplation, en retrait d'un tel spectacle.

La conquête du sous-continent commença modestement avec quelques comptoirs : Surate, puis Bombay, Madras et Calcutta. En 1757, confrontée à la colère du prince du Bengale qui désirait que Français et Britanniques fassent taire leurs rivalités dans son pays, prétextant la mort de civils anglais dans un trou insalubre auquel aucun historien digne de ce nom ne croit encore, la Compagnie intervint brutalement dans les affaires intérieures de l'État le plus riche de l'Inde et finit par le dominer. Elle affronta alors sa rivale française installée à Pondichéry, mal soutenue par Versailles, puis les tigres du Mysore, Hyder Ali et Tipu Sultan, souverains réformistes et modernistes, proches de la Grande Révolution et remarquables stratèges, dont elle corrompit les armées et conquit la capitale, Seringapatna, en 1799. Des opérations dans le Nord-Est soumièrent les redoutables Gurkha qui devinrent les meilleures troupes britanniques. La puissance marathe qui avait poussé jusqu'à Agra, la

ville des empereurs mughols, suzerains de l'Inde, fut vaincue en 1817. La lutte contre les bandes pindaris justifia la domination du centre et du Dekkan. Après leur échec afghan de 1838, les armées de la Compagnie prirent le Sindh (au Pakistan actuel) en 1843 et réprimèrent la révolte des Sikhs en 1845. Cinq ans plus tard l'Aoudh et Arcott tombèrent. Ainsi prirent fin les résistances primaires indiennes, fondées sur les entités traditionnelles précoloniales.

L'hydre semblait avoir pris l'Inde dans ses tentacules mais elle périt, victime de son hybris, incapable de voir monter la colère des artisans ruinés par les produits anglais, des paysans écrasés d'impôts et victimes d'atroces famines, des aristocrates, dont les royaumes passaient à la Compagnie dès qu'un roi n'avait pas de descendant direct, et même des soldats indiens de l'armée coloniale dont les soldes stagnaient depuis des années. L'arrogance et le mépris des colonisateurs accablaient les colonisés. En 1857 un puissant mouvement armé tenta de jeter les Anglais à la mer et de rétablir le pouvoir impérial mughol. En rassemblant des entités dispersées, États autrefois rivaux, diverses communautés et religions, il inaugurait les résistances secondaires. Sa défaite ouvrit la voie à un troisième type de luttes, le nationalisme anticolonialiste dont le but est la création d'un État bourgeois moderne. Discréditée, la Compagnie fut démise de ses responsabilités au profit de l'Angleterre dont la reine, Victoria, devint impératrice des Indes en 1877.

Pour certains, comme le nationaliste Savarkar, 1857 avait été la première guerre d'indépendance. En réalité il n'y eut pas de second soulèvement car le nationalisme montant s'inscrivit désormais dans une stratégie le plus souvent non violente désormais associée au nom de Gandhi, le père de l'indépendance conquise en 1947. Il y eut donc un mythe insurrectionnel puis une lutte d'une tout autre nature qui n'en fut pas moins mythifiée. Le charisme et les valeurs morales de Gandhi contribuèrent à le faire entrer de son vivant dans un type de représentation aussi prestigieux que fonctionnel : le saint homme fondateur d'une nation est en effet un mythe fédérateur et pédagogique pour transmettre de hautes valeurs au plus grand nombre mais on est en droit de se poser la question de savoir qui il sert.

## FORCES ET FAIBLESSES DU MYTHE

Le problème comporte divers aspects.

Le premier est que cette représentation est entre les mains de ceux qui ont pris en charge la nation, c'est-à-dire, au vu du fait que l'Inde est un des pays les plus inégalitaires du monde, une élite qui se réclame du prestige du grand homme pour enfermer dans ses discours sur l'avenir et le développement ceux que l'on nomme, avec le chercheur Ranajit Guha, les subalternes. Ces derniers, dont l'élite parle, pour qui elle fixe des voies et des objectifs d'émancipation, mais que l'on n'entend sur aucun de ces sujets, bénéficièrent de toutes les attentions de Gandhi. Fut-il donc tant soit peu la voix qui portait leur élan (en anglais le terme *Agency* désigne le dynamisme propre aux subalternes) ou celui qui les impliqua dans le discours nationaliste qui faisait d'eux des subalternes ?

L'élite est souvent décrite comme mâle, hindiphone, nordiste, bourgeoise, de haute caste et désormais ouverte à la mondialisation libérale qu'elle aborde avec confiance. Ces caractéristiques ouvrent la catégorie des subalternes aux femmes, aux minorités sexuelles opprimées, aux porteurs de valeurs, stratégies et solutions alternatives au courant principal, aux paysans, prolétaires, artisans et personnes en situation de précarité (le terme de précarité a un certain succès auprès des chercheurs et activistes), aux régions périphériques et en difficulté, aux castes en situation d'échec et d'exploitation, aux Dalits (les Intouchables), aux Musulmans, presque aussi pauvres que les Dalits, aux Adivasis, les populations tribales, aux locuteurs de ces langues marginalisées, porteuses de richesses et valeurs ignorées qui manquent cruellement à notre monde en devenir. Si la fonction d'un mythe est de rassembler, ne risque-t-il pas d'éclater face à une telle diversité ? Celui qui se voulait si proche des exclus, des offensés et des humiliés dut se sentir écartelé entre l'uniformité de la nation en construction et le foisonnement des luttes et expressions des subalternes, entre l'universalité, alors largement saisie en référence à la citoyenneté des formes étatiques modernes, et la *diversalité* de la vie saisie dans la totalité de ce qui est. À cet égard nous découvrirons un Gandhi incertain, en recherche, contradictoire, parfois étrange, paradoxal, à l'occasion injuste dans ses jugements mais